

LES DIEUX DE CLUNY

PRÉCÉDÉ DU FANTÔME D'ORSAY

PREMIER CHAPITRE

FRANÇOIS
DARNAUDET

FANTASTIQUE



DU MÊME AUTEUR :

Romans :

Le Taxidermiste, Corps 9, 1985.

Collioure Trap, Fleuve Noir, 1989.

Andernos Trap, Fleuve Noir, 1990.

Daguerria (en collaboration avec son fils Boris Darnaudet), coll. « Agence Arkham » n° 5, DLM, 1997.

L'Appel de Collioure, éditions de l'Agly, 2000.

Sud-Express, éditions de l'Agly, 2001.

Boris au pays vermeil, coll. « Le Poulpe » n° 231, Baleine, 2002.

L'Or du Catalan, coll. « Polarchives », Le Passage, 2003.

Nouvelles :

« Une baignoire en zinc, dans la pièce du fond », dans *Territoires de l'inquiétude* n° 6, coll. « Présence du Fantastique », Denoël, 1993.

« La Quête du Phaal : Ombilical II », dans *Science et Sortilèges*, Nestiveqnen 2002. (Une quarantaine de nouvelles sont également parues en revues et en magazines.)

Essais :

Art et artistes en pays catalan au XX^e siècle, Jeune Chambre économique du commerce Perpignan Roussillon, 2000.

L'Après-Terrus en Roussillon (avec A. Conte et F. Coste), Musée Terrus Elne, 1999.

Centenaire M.-G. Poncelet, Art Côte vermeille et Asciak-Poncelet, 1997.

Une première édition du *Fantôme d'Orsay* a paru en 1999 aux éditions Lefrancq. La version que nous publions ici a été entièrement remaniée par l'auteur.

Les Dieux de Cluny est inédit.

Collection Fractales/Fantastique dirigée par Fabrice Bourland

NESTIVEQEN Éditions

67, cours Mirabeau

13100 AIX-EN-PROVENCE

www.nestiveqnen.com

Tous droits réservés pour tous pays

Dépot Légal : novembre 2003

ISBN : 2-910899-86-1

Le Fantôme d'Orsay

*Il créa des corps qui se touchaient pourtant
et tenaient ensemble comme des bêtes
qui se sont entremordues, et ils tombaient
ainsi qu'une chose dans un abîme ;
des corps qui écoutaient comme des visages
et qui prenaient leur élan comme des bras
pour lancer des guirlandes et des sarments,
et de lourdes grappes de formes humaines
dans lesquelles montait la sève du péché,
hors des racines de la douleur*

RAINER MARIA RILKE, poète et secrétaire de M. Rodin,
au sujet de La Porte de l'Enfer.

*Mais plus souvent la grande question croise
Mon chemin. Je me fais petit et passe
Froid devant elle comme près d'un lac
Dont je n'oserais mesurer les flots*

FRANZ KAPPUS, « jeune poète »
correspondant de Rainer Maria Rilke.

AVERTISSEMENT

Le dispositif de sécurité du musée d'Orsay est absolument confidentiel, comme a pu le vérifier l'auteur de ces lignes.

Après un interrogatoire serré mais peu fructueux du responsable de cette question à Orsay, des visites en zones autorisées et la lecture des revendications syndicales des gardiens de nuit du Louvre, l'auteur a échafaudé un système de surveillance très plausible mais qui ne prétend pas à une valeur de document.

Il est donc conseillé aux lecteurs désireux de jouer aux Arsène Lupin modernes de trouver une source de renseignements plus précise que celle de ce livre.

L'AUTEUR.

PREMIÈRE PARTIE

« Où est-il ?... »

Prologue

Paris, mardi 2 septembre

— *Gotham City is in trouble... call for Batman !*

La voix nasillarde du réveil répéta son avertissement :

— *Gotham City is in...*

Roger Hanicotte appuya rageusement sur le poussoir en plastique noir. Il pesta, mécontent d'avoir perdu son ancien réveil à quartz japonais. Pour ne pas rater ses rondes, il s'était rabattu sur le cadeau offert pour l'anniversaire du gosse. Un réveil Batman encombrant dont la « sonnerie » consistait en un baragouin amerloque qu'il ne comprenait pas. Ce truc était tellement énervant qu'il se levait aussitôt pour l'interrompre.

Il sortit du lieu de vie des gardiens puis se dirigea vers le réseau de surveillance. Terrus et Delaris inspectaient mollement les écrans.

La multitude de petits postes télévisés diffusaient des paysages de tableaux et de sculptures baignant dans une lumière tamisée. De temps à autre, le contrôle automatique changeait l'ordre de veille des caméras et de nouvelles scènes silencieuses et immobiles apparaissaient.

— Où est Giner ? demanda Hanicotte, connaissant déjà la réponse.

— Déjà commencé sa tournée ! lâcha Terrus en parcourant les écrans du regard. Tiens, le voilà... il arrive devant les Van Gogh !

La tournée de trois heures était unanimement reconnue par les gardiens de nuit comme étant la plus pénible. Pour les

veilleurs adeptes de la nuit blanche, c'était l'heure où le café ne semblait plus être qu'une simple eau chaude âcre. La tournée s'effectuait avec cette énergie de réserve qui permettait une marche en automatique. Quant à ceux qui dormaient entre deux inspections, ils ressentaient ce réveil en plein cœur de la nuit comme un véritable arrachement. Une gueule de bois assurée.

Les deux tournées suivantes à cinq et sept heures étaient curieusement beaucoup plus agréables. À travers les baies vitrées, Paris s'éveillait. La Seine réapparaissait dans le champ de vision. Le café chaud redevenait la boisson magique du petit déjeuner. Une douche chaude au carré... Et puis il y aurait la perspective du retour à la maison... une journée de repos, une nuit dans son lit, une autre journée de repos... avant de retrouver le bunker de surveillance, deux nuits plus tard. En un jour et demi, il pouvait se passer plein de choses. Roger Hanicotte se disait qu'un jour son quinté arriverait bien dans l'ordre à Vincennes ou bien qu'il tirerait les six bons numéros au Loto.

Cette vie de con pour un salaire de misère, avec vingt-huit nuits de congé annuel... et la direction les harcelait pour les faire descendre à vingt-six ! Le reste du temps, c'était quinze heures et demie de boulot d'un coup, la « nuit » de service. Puis une nuit de récupe.

— Bon, je prends le niveau médian ! dit Terrus. T'as l'air naze, mon pauvre Roger, je te laisse le niveau inférieur.

Hanicotte maugréa un remerciement.

Le niveau inférieur était moins fatigant mais Roger le trouvait bien plus déprimant que les deux autres étages. Une quantité de sculptures qui le fichaient mal à l'aise. Des toiles inquiétantes, aussi...

Les deux gardiens quittèrent le bunker et prirent l'ascenseur. Roger sortit au rez-de-chaussée.

— À tout de suite !... lui dit Terrus.

L'ascenseur emporta Terrus au niveau médian, celui des arts et décors de la III^e République, des peintres symbolistes, de l'Art Nouveau, des Nabis et du cinématographe...

D'un pas traînant, Hanicotte enfila la travée centrale. La pierre de Bourgogne et la peinture claire des cloisons rendaient les rondes nocturnes d'Orsay beaucoup moins pénibles que celles du Louvre. Roger, qui avait débuté sa carrière dans

le service de nuit du Louvre, se souvenait de déambulations cauchemardesques au milieu des grandes toiles de la peinture française du XIX^e. Patrouiller entre le *Radeau de la Méduse* et les *Massacres de Scio* déprimait le plus déconneur des gardiens. La chair de poule le gagnait chaque fois qu'il se remémorait ces longues marches sur un vieux plancher craquant. Des têtes aux yeux angoissés surgissaient dans la pénombre, celles d'un déluge exterminateur ou d'une bataille napoléonienne...

Le musée d'Orsay était un musée clair, même la nuit.

La travée centrale était dans l'axe exact des anciennes voies de chemin de fer de la gare d'Orsay. Il n'y aurait eu ces fichues sculptures, il se serait cru simple veilleur de nuit dans une gare parisienne.

Un gardien de jour a la chance de pouvoir oublier les œuvres exposées. Souvent, ses collègues se vantaient de ne plus « voir » la moindre peinture au bout de quinze jours dans une même salle. Le gardien de nuit, lui, est confronté à des masses fantomatiques qui surgissent de-ci de-là, suivant les caprices de l'éclairage de veille. Il est obligé de prendre en compte les œuvres d'art. Elles le sollicitent, l'observent comme des cellules aux aguets face à un corps étranger.

Le bronze du *Cénotaphe des Gracques* le mettait mal à l'aise. Ces deux troncs de bonshommes qui le regardaient passer d'une attitude méprisante le gênaient profondément. Le nom de la sculpture, « cénotaphe », participait au sentiment d'inquiétude. Il n'avait pas la moindre idée de ce que cela pouvait signifier, mais cela sonnait inquiétant. À chaque ronde nocturne, il se jurait de consulter un dictionnaire le lendemain... mais le lendemain, il avait mieux à foutre qu'à s'occuper des cénotaphes... les études du *Turf*, par exemple !

Heureusement, la gracieuse *Sapho* lui redonnait du courage. Roger aimait bien le mouvement des bras qui soutenaient une jambe longue et pointue. Une salope classieuse, cette Sapho !

Par contre, le plâtre de *Napoléon s'éveillant à l'immortalité* était absolument lugubre. Napoléon ou pas Napoléon, cela ressemblait à un vampire qui sort de son tombeau pour aller boire un coup de sang.

La pire de toutes ces « statues », comme il les appelait souvent, c'était *Ugolin* !

Un bronze verdâtre représentant un vieux type qui avait l'air de se bouffer les doigts.

Ce qui répugnait le plus à Roger Hanicotte, c'était que le vieillard était tout nu, et que trois gamins et un jeune homme, nus également, se frottaient à lui, le regard implorant. Une œuvre de pédale, sûrement... un certain Jean-Baptiste Carpeaux !

Parfois, Roger se disait que les œuvres d'art haïssaient leurs gardiens. Elles reprochaient aux êtres vivants cette liberté de se déplacer, de pouvoir aller à leur guise à l'intérieur du musée... et à l'extérieur !

Roger s'était rendu compte que certains de ses collègues de nuit partageaient la même impression...

Ce soir-là, alors qu'il ne lui restait plus que cinq minutes à vivre, Roger jeta un regard dédaigneux à cette tante d'Ugolin.

Il sursauta.

Le bronze avait des reflets rosés. Pendant trois ou quatre secondes, Roger eut la chair de poule. Comme au temps du Louvre.

Ce qu'il avait toujours redouté était en train de se réaliser : l'entrée du surnaturel dans un musée !

Puis, il respira mieux. Il venait de trouver une explication rationnelle au phénomène.

Un facto avait dû changer un spot de veilleuse. Le gars s'était trompé et avait monté un spot coloré... Roger se pencha vers l'accroche électrique. L'ampoule était hors de portée mais elle semblait bien blanche...

Il fut tenté de signaler l'incident au talkie-walkie, puis il considéra que la chose ne méritait pas tant de remue-ménage. Un matériau quelconque devait se refléter sur le bronze. Peut-être un autre spot qu'il n'avait pas repéré... ou un effet de la lune à travers la verrière.

Inutile de s'angoisser pour une lumière rosée non identifiée. Roger décida de poursuivre son chemin sans tenter de localiser parfaitement l'origine de ce phénomène lumineux.

Le *Nègre du Soudan* avait lui aussi une véritable tête de vampire. Le mélange de bronze et d'onyx était particulièrement détonnant, la nuit venue. Roger accéléra le pas. Très mal à l'aise. Sans pouvoir comprendre la source de cette gêne.

L'inspection de la grande allée étant terminée, il devait pénétrer dans la salle de la maquette du palais Garnier. Tout au fond du musée, là où se trouvait anciennement l'horloge de la gare.

Roger aimait bien cette partie de la visite. Les deux maquettes, celle du quartier et la coupe longitudinale de l'Opéra, lui rappelaient les constructions en Lego de sa prime jeunesse. Sous l'Opéra, il y avait un fantôme, près d'un lac souterrain. Il avait vu un film d'horreur, il y a quelques années à la télé...

Un chuintement l'arracha à ses pensées.

Un bruit d'extincteur qui fuit.

Le bruit venait de l'allée centrale. Pas très loin, sûrement, de la « statue » d'*Ugolin*.

Roger essaya de se remémorer l'emplacement de l'extincteur le plus proche. Il pensait bien en voir un dans ce coin-là...

Le pouce et l'index se tenaient prêts à actionner le talkie-walkie.

Il sortit de la salle de la maquette.

Une brume rosée flottait dans l'allée centrale. Comme si la Seine avait vomi un fog sanguinolent sur le dallage du musée.

Le brouillard le submergea avant qu'il ne pût réellement décider de la tactique à suivre. La nappe semblait prendre sa source du côté d'*Ugolin* et de ses petits copains. Instinctivement, mû par un sentiment incontrôlable de curiosité, Hani-cotte s'enfonça vers le cœur du phénomène. Guidé par un chuintement de plus en plus sonore.

Il finit par discerner les personnages en bronze de la composition.

Machinalement, il se mit à les compter : un pour Ugolin – deux pour le jeune homme – trois – quatre – cinq... et six !

Il y en avait un de trop.

Une silhouette plus rosée que les autres se mit en branle.

Quinze secondes plus tard, un hurlement terriblement long pétrifia les deux autres gardiens dans leurs rondes aux niveaux supérieurs.

Chapitre premier

Paris, lundi 1^{er} septembre

Le bateau-mouche glissa sur sa lancée, moteurs arrêtés.

— Quant au Pont-Neuf, terme de notre visite, comme son nom ne l'indique pas, il est le plus vieux pont de Paris !

Sur ses mots, Éric Bernadi se dirigea vers la plate-forme de sortie. Il devait maintenant terminer par les éternels saluts en plusieurs langues.

— Mesdames et messieurs, le personnel du bateau et moi-même espérons que votre visite des bords de Seine vous fut agréable et nous vous souhaitons une bonne fin d'après-midi.

Il répéta le même discours en anglais et en allemand. Puis, ayant repéré que le nombre de Français était largement majoritaire lors de cette tournée, il en profita pour placer sa petite plaisanterie favorite.

— *Arrivederci, au revoir, bye-bye, auf wiedersehen, adios, tchao et chi chou chan...* dit-il très rapidement.

Les Français rirent grassement de cette parodie de polylinguisme. Les Anglo-Saxons restèrent de marbre. Logiquement, le pourboire devrait être meilleur que d'habitude.

Le bateau-mouche vint cogner les renforts de caoutchouc du quai. Aussitôt, Éric se saisit de la corde d'amarrage lancée par Lucie, la caissière.

Les passagers passaient, à la queue leu leu, du bateau à la passerelle d'appontement. Un touriste sur deux environ déposait, en s'arrêtant devant Éric, quelques pièces de monnaie dans une grande urne en bois.

— Merci et au revoir ! répétait inlassablement Éric.

Trois minutes plus tard, le jeune guide comptait son butin en monnaies sonnantes et trébuchantes.

Moyennement satisfait du résultat de la course, Éric descendit à son tour sur la plate-forme métallique. Normalement, Odile aurait dû venir le chercher. Au fond de lui, il savait qu'il ne servait à rien de l'attendre...

Le rendez-vous avec son prof de maîtrise avait dû se prolonger à une terrasse de café. Peut-être qu'elle était en train de se faire sauter dans une quelconque chambre d'hôtel.

Odile était totalement infidèle, absolument menteuse. Elle couchait pour un oui ou pour un non. Surtout avec ses profs.

Tous les amis d'Éric lui conseillaient de quitter cette fille. Cela faisait trois ans que durait cette liaison chaotique. Il n'arrivait toujours pas à rompre. Il ne pouvait pas se passer de son corps et de son esprit aiguisé... et pervers !

Elle avait même couché avec un pote de fac d'Éric. Il avait rompu avec le vieux copain mais il avait pardonné à Odile.

Éric salua Lucie et le barman de service du petit resto rapide, puis il se dirigea à pas lents vers le square du Vert-Galant.

Il fit le tour de la pointe du quai, bercé par le rythme mélancolique du clapotis de la Seine.

Odile avait maintenant vingt minutes de retard... elle ne viendrait plus !

En partant, il contempla la plaque commémorant la mort du dernier grand maître de l'ordre du Temple, Jacques de Molay. Lui revinrent à la mémoire les images des *Rois maudits* avec Jean Piat et la scène de la malédiction lancée par le Templier aux futurs rois de France. Paris était plein de ces lieux fantastiques...

Il s'engagea dans les escaliers du Pont-Neuf. Superbe monument souillé par les odeurs d'urine.

Un coup de blues dont il était coutumier s'abattit sur lui, le privant de toute énergie. Hormis celle de marcher en remâchant ses frustrations. À vingt-huit ans, il s'acharnait toujours sur une thèse de sémiotique intitulée *La Sémiose chez Delacroix*. Totale-ment englué dans son sujet.

Le lundi et le samedi, il jouait au guide sur les bateaux-mouches. Le mardi et le vendredi, il bossait pour l'agence Forks. En théorie donc, il lui restait trois jours par semaine

pour travailler à sa thèse. Dans les faits, il traînait sa mélancolie dans les bibliothèques parisiennes ou sur les quais de Seine, attendant un hypothétique rendez-vous avec Odile. Digérant un dernier coup de Trafalgar de sa compagne ou espérant un nouvel affrontement érotique.

Éric arriva au pied du boulevard Saint-Michel. Il fouina dans les étagères de livres soldés chez Gibert Jeune, puis il remonta le boulevard. S'arrêta au Quick de la Sorbonne pour croquer un chicken toast et boire une bière.

À dix-neuf heures trente, il retrouvait son studio de la rue Royer-Collard. Il poussa la lourde porte en bois, puis il pénétra dans une charmante cour pavée, en forme de L, commune aux cinq studios du lieu. Une véritable petite rue cachée derrière la porte massive.

Paris était truffé de ces endroits enchanteurs et méconnus. En particulier, le fantastique Quartier latin.

« Poussez la bonne porte... elle vous ouvrira sur un monde de merveilles ! » avait écrit un historien de la capitale.

Éric avait d'ailleurs choisi son logement en raison de cette entrée romantique. Le studio, quant à lui, n'était qu'une simple pièce bien éclairée, située au rez-de-chaussée.

Il se souvint du soir où il avait amené Odile pour la première fois dans sa garçonnière. Il ne la connaissait que depuis quelques heures. En acceptant son invitation à boire un dernier thé à la menthe, elle lui avait avoué, par la suite, qu'elle n'était pas sûre de vouloir coucher avec lui.

Entre deux étreintes, elle lui avait dit qu'elle avait cédé pour trois raisons : sa manière enflammée d'évoquer Delacroix, ses mains courtes mais larges... et la beauté du décor.

« En baisant dans ton studio, j'ai l'impression de le faire en pleine rue. J'adore ! » avait-elle précisé de sa voix incroyablement gamine et érotique. Un timbre à la Marilyn Monroe.

Éric aimait le visage d'Odile quand elle racontait des cochonneries. Son grain de beauté remontait sur sa joue gauche au fur et à mesure qu'elle souriait. Le corps à corps suivait de peu ses déclarations provocantes.

Le répondeur téléphonique affichait deux messages.

Éric appuya sur la touche « messages », puis il passa dans la petite pièce qui faisait office de salle de douches.

— Éric, c'est Odile... Jacques, mon prof, est super sympa, il m'a invitée au restaurant. Nous n'en sommes qu'à l'apéritif. Cela risque de se terminer un peu tard. Rappelle-moi demain matin à mon appart, vers dix heures... non, plutôt dix heures et demie. *Ciao ciao*, je t'aime.

Nu sous la douche, Éric attendait le second message avant de déclencher le mitigeur.

— Éric, c'est Polo. Forks vient de me filer le planning de la semaine. Il nous a remis en équipe à Orsay pour mardi et vendredi matin. Consignes habituelles... uniforme, bombe lacrymo... surtout pas d'armes persos ! Allez, bisous, mon minou... bonne bourre avec ta meuf !

La voix gouailleuse de Polo avait le don de mettre Éric de bonne humeur. L'ancien judoka était un partenaire en or pour ce boulot de surveillance à la con. Intelligent, efficace dans le coup de poing, Polo tranchait par rapport au reste du personnel de l'agence Forks.

Évidemment, Polo lui aussi bandait comme un cerf quand Odile passait voir Éric pour une surveillance intéressante.

Orsay était une surveillance intéressante !

Éric actionna le mitigeur. Réglage chaud et puissant.